L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 9 SEPTEMBRE 1879. 53me Année

DUFOUR & LIBERT, Propriétaires-Editeurs.

NOUVELLE-ORLEANS.

MARDI, 9 SEPTEMBRE 1879.

VENTES A L'ENCAN DE CE JOUR

Bacon, Epaules.—Voyez l'annonce d'encan de D. R. Murphy & Son.

Par D. R. Murphy & Son, sur la Levée, devant la rue Lafayette, beaux épaules.

Un succès constitutionnel des Socialistes de Chicago.

Il y a un certain nombre de socialistes dans toutes les grandes villes des Etats-Unis, mais ceux de New-York, de Chicago et de San Francisco sont les seuls qui fassent quelque bruit. Toutefois, on ne s'en inquiète guère, et nous croyons qu'on a raison en cela, de ne pas s'en inquiéter, leurs doctrines n'ayant fait nulle part impression sur la grande masse du peuple. Il est même fort remarquable que les socialistes n'aient pas trouvé d'appui ou d'adhérents chez les esclaves émancipés du Sud dont pas un ne partage leurs opinions ni n'entretient leurs visées. Ces ci-devant esclaves paraissent se contenter de leur liberté acquise et n'ont d'autre ambition que celle de la conserver. Il est vrai qu'ils sont maintenus dans ces bornes plutôt par instinct que par raison, car ils manquerait toujours de l'intelligence que nécessiterait une ambition plus haute et plus grande. Mais cet instinct est une véritable sagesse; ils s'en tiennent là et les doctrines socialistes ne les séduisent pas.

Les socialistes européens, qui ont fait des disciples en Amérique et qui n'ont jamais été esclaves, sont plus avancés. Ils s'organisent, discutent, délibèrent et prennent même des déterminations qu'ils exécuteraient, s'ils pouvaient. Ils se sont fait déjà accuser de crimes qu'ils n'ont peut-être pas commis. On dit qu'il y avait des communistes dans l'incendie de Chicago, et aussi dans l'incendie de la gare de Pittsburg. Ce qu'ils ont fait à Paris pourrait y faire croire. Cependant les preuves ont manqué, et le résultat de l'instruction commencée à Pittsburg et ailleurs a été la mise en liberté de tous les suspects qu'on avait arrêtés à cette époque. Ils ont été, en cela, plus heureux que ceux de France qui, condamnés à mort ou déportés, n'ont pas été employés à relever les ruines qu'ils avaient faites. La vérité est que, jusqu'à présent, ces derniers ont peu profité à la chûte des institutions monarchiques.

Quant à ceux d'Amérique, ils ont été forcés d'adopter des allures différentes bien que toute liberté de discussion et même d'action leur ait été laissée. Ils se divisent en trois classes eu égard à l'importance des localités où ils forment nombre. Les socialistes de New York se bornent à tenir des meetings et à prononcer des discours à l'occasion des anniversaires fameux de la première république française qui est pour eux l'idéal du gouvernement républicain. Ils aiment à rappeler ces fastes, quelquefois sanglants, et à relever sur le pavois des figures terribles que la philosophie et l'histoire n'ont pas encore jugées au goût des révolutionnaires d'aujourd'hui.

Mais dans ce travail de réédification montagnarde, ils ont peu de succès. Les annales françaises ne sont pas précisément les premières qu'on enseigne dans les écoles publiques d'Amérique et les citations bruyantes des socialistes de New-York n'y sont pas comprises. Leur auditoire, en général, fait la sourde oreille et pour cause. Ils en sont réduits à déplorer amèrement l'ignorance de ces représentants de nationalités diverses qui, naturellement, ne peuvent pas savoir ce qu'ils n'ont pas appris. Perdus, d'ailleurs, dans une ville immense dont la langue est étrangère à la plupart d'entre eux, ils se voient condamnés à l'impuissance. Ils ne feraient pas même de bruit si la presse complaisante, et toujours à l'affût de nouvelles quelconques, ne daignait s'occuper d'eux quand ils lui en fournissent l'occasion. Nous ne croyons pas que ces socialistes là mettent jamais en émoi la république américaine. Leur école est condamnée d'avance et leurs disciples ont l'air de pygmées vainement révoltés contre des géants.

Nous ne parlerons pas aussi légèrement de ceux de San Francisco qui font tout à la fois et plus de bruit et plus de besogne. Ils visaient de faire une constitution, ni plus ni moins. Mais ces socialistes ressemblent peu à ceux de New-York.

Ils sont plus Américains qu'Européens; ils ne demandent rien que par des voies essentiellement légales et, en outre, ce qu'ils veulent est jusqu'à un certain point très gouvernemental. C'est par le moyen de leurs délégués, très régulièrement et pacifiquement élus, qu'ils ont obtenu une œuvre constitutionnelle de leur façon, et c'est par le moyen de leurs votes, très régulièrement et pacifiquement donnés et enrégistrés, qu'ils en ont obtenu la ratification par la majorité du peuple de la Californie. Il n'y a eu en cela ni violence, ni révolution brutale; il n'y a eu en cela ni conspiration, ni incendie, ni entreprises armée, ni voie de fait d'aucun genre. Cette constitution peut être un malheur pour le parti vraiment conservateur de la Californie, mais elle est le résultat de l'égalité politique républicaine, et on ne sens elle a droit au respect de tous, et on ce sens aussi elle ne peut être renversée que par les moyens avec les quels elle a été formée et établie.

Ces socialistes de la Californie ne ressemblent donc pas à ceux de l'Est; ce sont des ouvriers parmi les quels se trouve un grand nombre d'hommes mécontents mais sérieux et ne visant pas à l'impossible; ce sont des ouvriers habitués au travail et à la discipline, recherchant presque uniquement des garanties contre le chomage des fabriques et de l'industrie et contre les réductions brusques de salaires. Cette disposition d'esprit explique la puissance de Kearney qui les dirige. Ils ont confiance en lui et à se voir, ils s'avancent ou reculent dans la conviction où ils sont que sans un chef, ce qui veut dire sans une combinaison intelligente et raisonnée, ils ne pourraient arriver à rien de pratique et de durable.

A Chicago, cet élément d'ordre manque. Les socialistes qui ont fixé leur domicile dans cette grande ville ont plus de rapports avec ceux de New York qu'avec les ouvriers de San Francisco. Ils sont tapageurs, ambitieux, déterminés. Ils se réunissent non pour délibérer paisiblement, mais pour se dresser au maniement des armes et faire l'exercice. Ils s'enrôlent, se recrutent et attirent, par des redoublements folies, tous les brouillons, tous les paresseux, tous les fatigués et tous les impatients de la classe ouvrière; puis quand ils ont grossi à leur force un nombre quelconque d'hommes disposés à faire cause commune avec eux, ils organisent une parade et parcourent, les armes à la main, les rues de la ville, en ayant l'air de dire aux citoyens qui les regardent passer: Voyez comme nous, nous sommes grands. Nous disons six mille d'après ce, huit mille il y a dix mois; aujourd'hui nous sommes douze mille et dans un an nous serons vingt mille. Alors, il faudra bien que vous comptiez avec nous.

Ces socialistes de Chicago ont un avantage considérable de localité; non seulement ils sont fort nombreux, mais encore ils se trouvent dans une ville moins grande des deux tiers que celle de New York. Par conséquent, quand ils se remuent, ils paraissent redoutables, et ils affectent déjà l'arrogance de pouvoir faire bientôt trembler la ville et la mettre à leur discrétion. Alors, disent-ils, un rassemblement de socialistes fera évènement.

Ils sont d'autant plus fiers et audacieux qu'ils viennent de remporter un grand succès constitutionnel sur la Législature de l'Illinois. Cette Législature, voulant les atteindre, en brisant leur organisation militaire, avait passé une loi interdisant aux corps armés de se montrer dans l'Etat sans une autorisation du gouverneur; les socialistes, nullement intimidés, ont fait de cette affaire un procès d'épreuve et se sont adressés aux cours en revendication de leurs droits et privilèges, et les cours leur ont fait gagner une victoire complète. La loi a été déclarée inconstitutionnelle par la raison qu'elle attaquait un droit garanti par la constitution et qu'en outre elle constituait une législation spéciale prohibée par la loi fondamentale de l'Etat. Les cours ont objecté aussi à la loi parce qu'elle investissait le gouverneur d'un pouvoir excessif et arbitraire, pouvoir qui ne doit pas être placé dans les mains d'un seul homme. Tous les juges ont été de cette opinion et ont partagé ces vues. Cet arrêt a répandu la jubilation dans les rangs des socialistes qui, aux dernières dates, avaient l'intention de célébrer le résultat du procès par une grande parade. Ils semblent ignorer que le droit de port d'armes n'est pas le droit d'en user contre l'ordre public, et si jamais ils essayent d'en user ainsi, ils rencontreront bien vite l'inutilité de leurs mousquets devant les 100,000 hommes de milice de l'Etat de l'Illinois.

FEUILLETON—Nous terminerons mercredi la charmante nouvelle d'André Theuriet, *Le sang des Finot*, et nous commencerons jeudi la publication d'un roman très intéressant et très émouvant de Francis Derrick, *Olive Farcoe*, traduit de l'anglais par Léon Bochet.

NÉCROLOGIE—Le télégraphe annonce la mort de Cham, le célèbre caricaturiste, qui a dépensé tant d'esprit avec son crayon dans le *Charivari* et une foule de publications illustrées. Il était fils du comte de Noé, ancien pair de France sous Louis-Philippe, et s'appelait Amédée de Noé, il était né en 1819 et avait par conséquent 60 ans.

Le télégraphe annonce également la mort du Baron Taylor, président perpétuel de l'Association des artistes dramatiques, de la société des auteurs dramatiques, président honoraire de la société des Gens de lettres, &c., &.

Le Baron Taylor qui était né le 15 août 1789, venait d'entrer dans sa 91e année. C'était une des personnalités les plus sympathiques de ce siècle. Il était né à Bruxelles, mais était devenu et était resté français. Soldat, littérateur, artiste, voyageur, le baron Taylor avait parcouru tout le midi de l'Orient et tous les pays que baigne la Méditerranée. On lui doit de précieuses collections d'archéologie et de curiosités et il a rempli plusieurs missions artistiques. Il a été le fondateur des diverses sociétés pour la protection des artistes et des hommes de lettres. Il a publié de nombreux ouvrages de voyages et quelques drames. Sa perte sera vivement regrettée dans le monde artistique et dans la république des lettres, dont il était le doyen.

NOTRE ANNIVERSAIRE. — Voici l'article aussi cordial que bienveillant que le *Courrier de Houma* a publié à l'occasion de notre 52e anniversaire :

L'*Abeille* de la Nouvelle-Orléans vient d'accomplir, le 1er septembre, sa cinquante-deuxième année, et d'entrer, par conséquent dans la cinquante-troisième année de son existence.

Nous saisissons avec empressement l'occasion que nous offre cet anniversaire pour témoigner de la sympathie profonde qu'elle inspire à nos populations créoles et à tout ce qui a conservé les souvenirs, les traditions, la langue du pays que l'on se plaît encore à appeler la mère-patrie.

Dans sa carrière longue et bien remplie, l'*Abeille*, placée à la tête des publications françaises en Louisiane par sa situation au sein de notre métropole, et en même temps par le talent de ses rédacteurs, a toujours su conserver avec un courage et une habileté inexcusables, les intérêts des populations qu'elle représente, intérêts d'ailleurs qui sont ceux de l'Etat en général.

Par ses principes inaltérables, par la rectitude de sa conduite politique, par sa démocratie aussi ferme qu'éclairée, elle s'est acquis depuis longtemps les suffrages et l'appui sympathique de nos populations, ainsi que de la presse des campagnes heureuse et fière de se grouper autour d'elle pour la défense de principes communs.

Après avoir résisté vaillamment à tant de tempêtes qui ont assombri le ciel politique de la Louisiane, l'*Abeille* forte de son passé et forte de son présent, ne peut manquer de voir s'accroître chaque jour le cercle de son influence déjà si étendue, alors surtout qu'un acte de justice et de sagesse politique vient de rendre à la langue française le libre et fier usage auquel elle a droit sur ce sol où la France a laissé de nombreux descendants et tant de souvenirs!

Nous nous associons donc de tous cœur au légitime orgueil que peuvent concevoir nos éminents confrères, en considérant du haut de la pyramide des travaux de l'*Abeille*, 52 ans d'un passé bien rempli; et nous lui souhaitons une longue et brillante carrière.

On se croirait en pleine saison d'affaires tant il arrive de chasseurs à l'ETOILE ROUGE et tant il y va d'acheteurs.

HEROÏNE AND NEW CAMELIA.—Quels que changements ayant été faits dans le service de ces deux steamers nous ne pouvons rien faire de mieux que de référer nos lecteurs au tableau rectifié qui paraît aujourd'hui dans nos colonnes.

Les machinistes et ouvriers en fer, cuivre, verre et bois, ayant des fonds, peuvent fabriquer et vendre des inventions patentées et nouvelles.—J. Benj. Chandler, 101 Canal.

Si vous voulez un bon piano, adressez-vous à Werlein, 135 Canal. Ne prêtez pas l'oreille à ce que l'on pourrait vous dire au-dehors, mais allez voir par vous-mêmes vous-mêmes. Les affaires de M. Werlein ont doublé depuis un an. Il vous donnera pleine satisfaction. Vous trouverez chez lui des pianos de Chickering, de Mathushak, de Hale, de Pleyel, etc., ainsi que des pianos d'occasion. Ces changements sont. Les prix sont bas et les conditions de paiement faciles et libérales.

Pas bête Bibeli:—il achète une paire de pantoufles pour 50 sous, à l'Etoile Rouge, et il en fait cadeau à sa femme, en lui disant:—Locloute Zaie y bien attention c'est un article de $1,25. Oh! les hommes!

Ordres pour charbon remplis avec célérité par Hy J. Montagnet, 6 rue Carondelet.

Wilhelm Tell.—Cet incomparable café donne, en tasse, et dans les établissements où il est préparé, un arôme que quelques personnes ne trouvent pas toujours dans le café. Il est recommandé par l'expérience, par propriétaires d'hôtels, restaurants, etc., par plusieurs familles importantes qui font de lui leur café et le font connaître aux autres. Une expérience prolongée, faite par nous-même, nous autorise à recommander ce café à nos lecteurs. Il est vendu par l'importateur, M. Wilhelm dans toutes les épiceries.

SYMPATHIES POUR LA FAMILLE DU GÉNÉRAL HOOD.—De tous côtés abondent les marques de sympathie pour les veuves et orphelins qu'a laissés le général Hood. Notre estimable représentant, le général R. L. Gibson, qui est en Virginie avec sa famille, a adressé la dépêche suivante:

Greenbrier White Sulphur Springs,
Greenbrier County, Virginie Occidentale
1er septembre 1879.
Le major Walter V. Chrouch, Nouvelle-Orléans:

Tirez sur Rigge & Co. pour $150, montant de souscriptions faites ici par des amis pour la famille du général Hood.

R. L. GIBSON,

D'un autre côté, nous trouvons dans *The State*, journal virginien, la lettre suivante:

White Sulphur Springs,
Greenbrier County, Virginie Occidentale
1er septembre 1879.

Le foyer d'un brave soldat, d'un patriote et d'un chrétien, du général John B. Hood, honoré et aimé dans tout le pays, a été envahi par un terrible esprit qui, en quelques peu de temps, a laissé la famille désolée.

Sa femme adorée, la mère dévouée de ses onze enfants est la première touchée victime du fléau, et peu de temps après il est paré la récompense un-dessus de la tombe. Les pauvres enfants frappés, délaissés, presque tous frappés eux-mêmes par la maladie et de la mort, orphelins et dénués de tout.

Les exploits glorieux et les sacrifices de leur héroïque père font appel à toutes les familles du Sud en faveur des chers petits, et—nous les connaissons—braves du pays seront touchés de leur infortune et de leur détresse.

Que les femmes du Sud adoptent les orphelins et lèvent une contribution de dix cents de plus n'auraient qu'à demander un billet spécial et les quinze n'auraient qu'à payer le billet ordinaire de quinze cents (15) pour aller et revenir.

Espérant que la grande sympathie existant dans la communauté pourra ainsi trouver le moyen de donner une assistance pratique aux jeunes et abandonnés bénéficiaires.

Je reste votre

M. SCHWARTZ, président.

Nile-Orléans, 6 septembre 1879.
M. Schwartz, président du chemin de fer du Fort Espegnol.

Mon cher monsieur,—Votre lettre de cette date offrant la recette entière d'un jour de votre chemin pour le fonds de secours de Hood, a été reçu.

L'habileté qui a caractérisé l'administration de ce chemin nous engage à placer en vos mains les détails qui concernent cette affaire, le comité voulant seulement vous exprimer son appréciation reconnaissante de votre désir si promptement manifesté d'ajouter au fonds et il espère un abondant succès pour le jour choisi.

Très respectueusement,
F. E. LYMAN, président.

Mais où vont mourir les cheveux? Ne nous le demandez pas, allez voir à l'ETOILE ROUGE.

Achetez votre charbon au plus bas prix du marché chez Hy. J. Montagnet, 6 rue Carondelet.

Réclamations de terres concédées aux vétérans de toutes les guerres, de 1790 et 1855, rédigées par J. Benj. Chandler 101 Canal.

L'OPÉRA-BOUFFE.—Les étoiles de la compagnie d'opéra bouffe de M. Grau, dit le *Courrier des Etats Unis*, ont paru à Theriaux avant-hier à l'arrivée du *Lavinder*, entré dans le port vers cinq heures du soir. Au moment où le steamer a touché à son dock, M. Capoul, Mlle Paola Marié et Mlle Angèle formaient un groupe sur le pont, et paraissaient en excellentes dispositions. Il y avait aussi Mlle Estève, M. Vallaqo, qui est, dit-on, un excellent comique, et plusieurs autres membres de la troupe. M. Capoul, Mlles Marié et Angèle sont descendus au Belvédère House, où, malgré la fatigue du voyage, ils ont reçu quelques visites. M. Capoul était d'humeur enjouée. Il a manifesté le plus grand désir de se retrouver en Amérique, où il avait été si bien accueilli et d'où il avait emporté les plus agréables souvenirs. Il a visité des propriétés par nous nommées, et des plus brillantes en Europe pour ressembler à New-York, où il fera de son mieux pour obtenir le suffrage de ses anciens amis dans l'opéra-bouffe, qui fut pour lui une expérience à faire. Qu'il y réussisse à souhait, personne n'en doute, surtout quand on aura entendu Mlle Estelle Ribelli, qui, elle aussi, paraît être, ainsi que Mlle Angèle, très enchantée de son voyage en Amérique. C'est déjà beaucoup que cette confiance, qui est admirablement partagée par le public. A mon second-nous dire que nous en souhaitons la continuation; elle ne fera que s'accroître, nous en sommes convaincus; et cette union, commençant sous de tels auspices, ne peut manquer de remplir toutes les espérances de M. Grau.

—Un boucher entre dans le cabinet d'un avocat:

—Monsieur l'avocat, demande-t-il, lorsqu'un chien connaissance un dégât, le maître répond de l'animal est-il responsable?

—Certainement.

—En ce cas, comme votre chien vient d'emporter un magnifique gigot de mon étal, c'est dix francs que vous me devez.

—Soit, dit un jeune répétiteur l'avocat, et cela tombe à merveille, car c'est précisément le prix de la consultation que je vous ai vous donner.

—On parlait d'un jeune médecin en vogue, devant un de ses vieux confrères, et l'on faisait un grand éloge.

—Bah, il est très fort dès la première fois qu'il voit ses malades.

—Oui, mais un peu de médecine après l'enterre.

Placements avantageux en inventions patentées, nouveautés, etc., à Pinguenet Depot, 101 Canal.

Le couvent de St-Joseph a ouvert ses portes pour une nouvelle année, inscrite plus loin, que le couvent de St-Joseph, situé à la Baie St-Louis, ouvrira son école lundi 15 du courant. Cet établissement occupe une des plus belles situations de la Baie et réunit les avantages d'une admirable position à ceux d'une bonne éducation. Les jeunes filles qui leur seraient confiées pour le commencer avec elles à la Baie St-Louis, le 15 du courant.

Le comble de l'économie: ne se chausser qu'à l'ETOILE ROUGE.

Les fidèles ont promis de prendre la défense de la religion sur la pétante de Blackerly et Boland.—J. B. Chandler's Inventors Depot, 101 Canal.

TENTATIVE DE SUICIDE PAR UN FRANÇAIS.—On lit dans le *Courrier de San Francisco* :

Le Dr Ord, chirurgien militaire à Fort Point, emporte qu'un vieux Français nommé Lefort est employé récemment dans la construction de la rue Pacifique, a été trouvé, le 25 août, étendu sur la grève, aux environs de Fort, et portant les traces de nombreuses blessures. Ce malheureux avait vainement essayé de se donner la mort à l'aide d'un mauvais couteau de poche dont il s'était percé plusieurs fois dans la poitrine. Le pauvre vieux put, malgré sa faiblesse, se traîner jusqu'à la route où il fut relevé par des passants qui le transportèrent à l'hôpital de la Marine. Le docteur Ord, qui visitait le malade, constata que ce qui pouvait paraître une blessure mortelle n'était qu'une légère égratignure. Le courage abandonna le malheureux dès qu'il se vit entre les mains de la police et fit son interrogatoire.